

Anne-Lise Grobéty

Des nouvelles
de la Mort
et de ses petits

roman

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ D'AIDES À LA PUBLICATION
DU DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE DE
LA RÉPUBLIQUE ET CANTON DE NEUCHÂTEL
ET DE PRO HELVETIA, FONDATION SUISSE POUR LA CULTURE

prohelvetia

L'ÉDITEUR LES EN REMERCIE

LA PUBLICATION DU PRÉSENT OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ
D'UN SOUTIEN DE LA FONDATION LEENAARDS

CE MANUSCRIT A ÉTÉ ACHÉVÉ PAR L'AUTEURE LE 25 AOÛT 2010
ANNE-LISE GROBÉTY EST DÉCÉDÉE LE 5 OCTOBRE 2010

« DES NOUVELLES DE LA MORT ET DE SES PETITS »,
DEUX CENT QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LES COLLABORATIONS D'ALAIN FATTON,
DE FRANÇOIS CONOD, DE JANINE GOUMAZ, DE CHARLOTTE MONNIER,
DE MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF, DE DANIELA SPRING,
D'AIRELLE STAUFFER, D'IRIS STAUFFER, DE LYS-HÉLÈNE STAUFFER
ET DE JULIE WEIDMANN

MISE EN PAGES ET COUVERTURE : BERNARD CAMPICHE
COUVERTURE : ILLUSTRATION EXTRAITE DE LA BROCHURE
« THE CASTLE THEATRE », PUBLIÉE PAR « THE FOUNDATION
OF THE BAROQUE THEATRE AT THE CASTLE IN ČESKÝ KRUMLOV »
© 1997 FOUNDATION OF THE BAROQUE THEATRE
AT THE CASTLE IN ČESKÝ KRUMLOV
PHOTOGRAPHIE : BERTRAND LAUBER, COLOR+, PRILLY,
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-298-0
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2011 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

Mémoires intestines
d'Islo Pers,
fils du Grand humeur du Roi,
qui succéda à son père
de manière éphémère

« Un pays n'est pas seulement un espace concret, un territoire délimité. Un pays est un imaginaire dans lequel entrent et se composent un récit historique, des institutions, des lois et des mœurs, la représentation d'un espace. »

FRANÇOIS TAILLANDIER
La Langue française au défi

« Et toute langue est altérité, étrangeté, décalage dans son essence. Ahou, je n'aurai jamais assez de temps pour faire le tour de ma langue, je ne saurai de ma vie ni où elle finit ni où elle commence... »

ISLO PERS

DÉHISCENCE

Au cours de cette nuit que trouait la cadence de la chouette chevêche, tandis que mon sommeil en était réduit au poids d'une de ses plumes et que mon esprit pesait son setier de plaies et de regrets, j'ai tout à coup intimé à mon corps l'ordre de se lever bien avant que l'aube ne relève son museau.

Une fois le bouquet de chandelles enflammé, j'ai pris en main ce qu'il faut pour écrire et, bec tendu prêt à griffer les feuillets de papier innocents de tout soupçon de mot jusque-là, je me suis entendu soupirer : « Qui s'ouvre les veines de la mémoire après tant de temps d'hésitation et de tourments ne se condamne-t-il pas à trop lourde peine d'écritoire ? »

Je ne croyais pas si bien dire puisque, au jour qu'il est, j'en suis encore à toupiller mes souvenirs...

Quand le premier merle de la merlée du parc a pendu ses notes mûres au bout de son bec, j'avais à peine contourné les traits de six mots censés ouvrir les vannes de mon histoire. Je n'avais fait que tracer ceci de mon soliloque : « Je suis né au Pays Bougon. »

Et juste derrière cette prime vérité, je me suis senti une plume de plomb qui refusait de faire toute boucle de lettre supplémentaire en direction dudit Pays Bougon...

Et voilà qu'en plus, sautant sur l'occasion, ma pensée fait un bond hors de mon passé pour prendre racine dans l'humus du présent, sous prétexte que le jour ne saurait tarder à purger sa pénombre de toute équivoque et à redonner contours de platane et d'érable à cette double croupe d'ombre frôlant la demeure. Alors, je me laisse aller à rendre grâce à tout ce qui ne demande qu'à reprendre vie alentour. Là-bas, entre ciel et grève, sortant à peine du four de la nuit, c'est le lac qui tient encore sa part de brume à bout de bras ; en appui sur lui, le mont au rein bien usé et, plus près, en suite du jardin, tout se remet en place comme la veille : les noyers, la vigne sur les côtés, les quatre cerisiers mafflus au milieu, puis la treille de glycine, les buissons de groseilles... Je vais enfin me contraindre à me repencher vers le papier quand le merle, perché à deux encoudées, me décoche ses croches gravées de la plus pure façon dans la cire du jour à peine né.

Certains prétendent que, d'habitude, les merles chantent mieux le matin que le soir. Pour ma part, je préfère amplement leur vêprée tant tout y est plus suspect d'inquiétude, mais avec le talent d'embusquer ce soupçon. Il y a d'abord dans leur mélodie tardive la nécessité de contrôler si le territoire qu'ils se sont choisi pour la nuit n'est pas infiltré de trop près par quelque élément étranger peu soucieux de respecter leur intégrité ou celle de leur nichée ; ce qui explique le sentiment de fausse sécurité dans leurs séquences sonores semblant ne jamais vouloir s'arrêter, fusant de ces becs qui doivent avoir l'air si sûrs en même temps qu'ils crient la précarité de leur sort, tandis qu'ils recommencent et recommencent à lancer leurs stances presque jusqu'au levage de lune pour tenter de conjurer la menace nocturne — mais sans pour autant, j'insiste, sacrifier le soin apporté à la mélodie — jusqu'à ce que l'obscurité les assigne enfin au silence.

De tous les oiseaux de proximité, c'est vers le merle que va toujours ma préférence. Même quand ils se fâchent ou qu'ils calètent à hauteur de vos pieds de sous un buisson, ventre à terre d'effroi ou de colère, leurs cris n'ont jamais ce ton vulgaire qui outrage l'ouïe, contrairement aux vociférations d'usage chez le geai ou, pire, chez la pie qui tient incontestablement le haut du pavé de la médiocrité dans la sonorité.

J'aurais pourtant juré avoir mieux à faire, à l'heure où j'avais décidé de me consacrer à cette aventure d'écriture, que de parler d'emplumés ! Halte là : je suis le museau en l'air, baguenaudant sur les merles et leurs avantages, alors que la moindre décence devrait me faire attaquer sans autre tergiversation la narration des

———— DES NOUVELLES DE LA MORT... ————

premiers couplets de mon enfance. Il ne manquerait plus que je me lance dans l'expression de l'estime que je porte aux rapaces pour achever de perdre la face...

Sans compter que me voilà à fourbir ma harangue dans une langue harassante qui n'est plus parlée tantôt que par une poignée de nigauds, qui est depuis belle suée d'année la risée des fins lettrés du monde entier, tant est grande son arrogance à toujours vouloir avoir maîtrise sur échos et assonances en toutes circonstances, et qui aggrave encore son crime d'extravagance par l'indigence de ses rimes.

Voilà comment résonne la langue bougonne et voilà pourquoi j'enrage doublement, dans un tel moment, d'être né au Pays Bougon.

Réprenons plus sérieusement :
Je suis né au Pays Bougon.

Un pays certes en retard à l'heure de la répartition des parcelles de bon rendement. Où était-il allé traîner ses étriers alors qu'était déjà largement entamé le partage des pics et des glaciers, des océans mousseux et des rivages généreux en poissons, des campagnes moulées à la louche, des collines magnifiques et des monts aux hanches graciles, des lacs couleur d'émeraude, des garrigues éblouissantes de lumière et de senteurs, des forêts aux toisons opulentes, des fleuves aux berges fertiles – où était-il donc, mon pays, à barguigner comme un sot plutôt que de tendre en avant, au premier rang, sa besace de terres pour y récolter si bonnes moissons et les enfermer orgueilleusement entre ses frontières?...

Quand le Pays Bougon est enfin arrivé au lieu de la distribution sur son vieux canasson, il ne restait à céder dans l'arrière-boutique que des lopins de qualité pitoyable : vagues bossellements, carènes pierreuses, butins marécageux, bois rachitiques, terres à choux et à navets, coques sèches, plaines rances – tout cela couvert de pelisses à la teinture brune grise noire ou ocre, avec toutefois quelques nuances de verts dont, en abondance, celui mimant le plus vaillamment le caca de l'oie. Avait également été consenti en HautLieu le sacrifice d'un écot de fortes brassées de vents de milice, baveux et

goutteux. Pour toute quotité de beau temps, il n'y avait plus que la lie sur le dernier rayon, un lot moisi que les grandes nations s'étaient bien gardées de convoiter quand il avait été mis à l'encan.

Voilà donc comment le Pays Bougon a hérité de ciels sans appel en matière de gouttières, de vrais ciels en culs de passoire, d'horizons en forme d'écumoire – de recul de vie d'homme, on n'en a jamais vu de tels depuis le débit du déluge. Jugez un peu : lorsque la saison Moite vient juste derrière Nimbe, suivant Morve de près sans récréation, le Pays Bougon n'est plus qu'un affligeant boubier. Qui déglutit, glougloute sans pitié, bouillonne à grands flots ses liqueurs amères et ses humeurs à satiété de chacun de ses pores, qui se ruent à travers champs et chemins, une rivière n'y reconnaîtrait pas ses petits échappés de son lit... Le territoire entier est pris d'une unique colique. Et cette monstrueuse lessivée pousse la cruauté jusqu'à ne jamais nous gratifier d'un fleuve sérieux qui saurait nous donner l'espoir de nous voir enfin reliés à une mer, par la seule grâce de ses méandres. Hélas-hélas, nos cours d'eau les plus présentables (telle la Malseine qui fend en deux Saint-Eulalère) ont toujours l'air de nabots de fleuve ayant mis les deux pieds dans le même sabot et tournent en mélasse dès que Morne assèche sans discontinuer.

Car, glissée impromptue entre deux excès d'humidité, le Pays Bougon a aussi hérité d'une honteuse saison de sécheresse, d'une déraisonnable portion de pécheresse canicule, pourquoi vous le cacher...

C'est fatalement au cours d'un enchaînement d'entrailles en pagaille de notre environnement que je suis né au Grand Palais de Saint-Eulalère, au sein du logement adjugé à mon père dans l'aire royale, en vertu de sa charge. Ma mère, à ce qu'il paraît, n'a pas dû faire trop d'efforts pour me rejeter par l'arrière. Je n'étais pas son premier accouchement ; une sœur m'avait précédé dans l'itinéraire de son fondement, mais elle n'avait pas eu l'heur de vivre beaucoup plus longtemps que le bout de son nez tâtant la lumière.

Vers ma troisième semaine, la nourrice venue tout exprès de notre campagne pour ma naissance m'a plaqué entre ses tétons pour m'emmener loin des délices de ma bonne mère et de ses embrassements futiles. C'était, semble-t-il, dans l'ordre des choses d'être ainsi écarté du cocon maternel.

Le voyage fut effroyable, les pluies incessantes avaient rendu le sol spongieux et le trajet périlleux. La voiture à tout instant gîtait à perdre l'équilibre, une roue goulûment avalée par la boue. Le cocher aveuglé ne savait plus où donner de la rêne ni du fouet. Quant à l'aide-cocher, plus personne ne l'aurait reconnu, tant il était souillé de la tête aux pieds à force de patauger dans la glèbe pour tenter de pousser par-ci et de retenir de côté...

Le pire est à venir, car au soir l'auberge convoitée reste éloignée de bien des lieues tandis que la voiture

gamberge des jointures dans l'ornière et n'avance plus qu'à l'allure d'un vieux charançon perclus... Moi, bienheureux dans le giron de ma nourrice, tétant, dormant, retétant, me rendormant arrimé au corsage de la bonne fille, n'entendant rien au supplice de l'avancement ni à la guerre faite aux ornières et à leurs renforcements. Quand soudain trop harcelé un timon cède ! Et voilà ma nourrice projetée au fond de la calèche ! Lâché de ses bras je glisse par la portière ouverte sous le choc, et ploc : dans le champ de choux... Que me croque l'obscurité, la nourrice terrorisée, l'eau aux mollets, supplie à hauts glapissements qu'on vienne l'aider à chercher le bébé ! D'ici à ce qu'on puisse rallumer la lanterne, il semble passer un purgatoire d'éternité. Elle prie et glapit pour que je crie puis retient son souffle, espérant désespérément entendre mon hurlement de nourrisson sous les giclées de l'ondée... Mais rien d'autre que le bruit de la pluie à couper au couteau... La vérité leur apparaît dans son jus : j'ai dû être emporté par le flot tel Moïse dans son berceau. Le désespoir gagne les trois lascars qui se voient déjà pendus pour avoir perdu l'enfant dans le noir comme des débutants.

Après avoir écumé ce marécage en tous sens, on finit par me repêcher accroché par mon lange à un plant de chou aussi en perdition que moi, je surnage à demi suffoqué, trempé comme une soupe, mais par miracle toujours vivant. On reflue tant bien que mal à quatre dans l'habitable à moitié couché sur le flanc, pour attendre l'aube et tenter la réparation.

Lorsque j'étais enfant, j'ai demandé des dizaines de fois à la nourrice de me resservir le plat de la narration de cette épopée. J'adorais m'entendre assaisonné à la sauce de Moïse sauvé des eaux ! Un saisissement d'orgueil me

———— DES NOUVELLES DE LA MORT... ————

prenait quand j'écoutais le récit de leurs clapotements affolés. Mais la coquine falsifiait mon plaisir en profitant immanquablement de me lancer au visage le mensonge qui suit : « Vous voyez bien que les petits naissent dans les choux : c'est là que de ma main je vous ai cueilli, gorgé comme une éponge ! »

Il m'aurait fallu être niais pour la croire. Je savais que sa cueillette n'était guère le fruit du hasard et que j'étais déjà né autre part.

Je suis né dans un pays couché au plus bas.
Les seules crêtes sont celles de ses murailles, de ses bourgs fortifiés (en pure perte, d'ailleurs, car nul n'est assez bête pour l'envahir). Pour venger le sort qui lui maintient le front à terre, on lui a bâti maintes tours, nombre de beffrois comme autant de mâts de misaine, autant de grandes hunes qui toisent le plat océan de ses champs privés de dunes et de vagues. Tours, murailles, remparts ont su pourtant gagner les plus rudes batailles contre les tempêtes et l'inconfort du climat bougon qui leur cherchent noise à chacune de ses six saisons, le drossant sournoisement comme un immense navire dont on aura finalement raison.

Un pays enchâssé en plein cœur des terres, aux contours fripés comme si on s'était amusé à le défoncer pré à pré, à le grignoter pied à pied au fur et à mesure de ses revers, à tirer sur ses ourlets pour le défaire, à bourreler de coups ses frontières, mais rien de plus, car je l'ai dit : à l'investir nul n'est tenu ! Même aux pires séquences de leur décadence, les rois bougons n'ont pas eu le souci de voir le pays tomber sous autre dépendance que la leur. La médiocrité du terrain a toujours été leur meilleur allié et le plus bel atout de sécurité : qui serait assez sot pour se mettre sur le dos la dépouille de pareil territoire ? Quel voisin fou déclencherait la bagarre pour se rendre maître de si dérisoires hectares ?...

Et, tant qu'à faire, on a toujours laissé passer les Bougons pour qu'ils aillent porter leurs menées guerrières loin de leurs frontières, afin de n'avoir pas la tentation de les soumettre et de devenir la risée de l'histoire des conquêtes. Par l'effet d'une malédiction, les Bougons se sont effectivement obstinés à guerroyer dans la mauvaise direction. Au lieu de voir rois et généraux mettre le pied à l'étrier vers le sud, avec l'espoir de gagner des rivages aux entrailles cousues d'or, des promesses d'élan vers la richesse que, toutes voiles dehors, ils pourraient gagner sans trop d'efforts, leurs instincts de propension les ont fait s'enfoncer à la force du mollet vers les terres du nord ou du haut-est, vers des contrées où tout effort, pour peu qu'il aboutisse à quelque succès, vous est vite rogné par l'onglée ou l'ennui du pays. Et la nostalgie qui tourmentait les âmes les plus belliqueuses au souvenir du fumet d'une casserolée d'oignons et de choux rôtis en onctueuse promiscuité achevait la besogne du dégoût de la guerre et de la terre étrangère, faisant faire demi-tour aux montures dans une cavalière débandade. L'enjeu de l'aventure devenait alors d'être le premier à repasser le seuil de la cuisine familiale où mijotait la potée plus précieuse que n'importe quel butin.

Ainsi, après des siècles d'expansion inutile, le Pays Bougon ne trempe ses orteils dans aucune mer, même aux eaux stériles transies de froid encombrées de monstres adipeux à dents d'éléphant. Curieusement, endossant peut-être cette ancestrale frustration, tout petit déjà, j'ai eu des rêves à contre-courant des fantassins et des cavaliers bougons. Des rêves de courants marins, de vents dans les voilures arc-boutées, d'escadres, de galions, de détroits, de gréements, de sifflements

d'écoutille, de baies qui s'ouvrent comme de beaux fruits mûrs devant la proue, d'isthmes étroits entre lesquels peaufiner l'aventure ! À table, je me congestionnais à souffler sur la fringante frégate de mon croûton de pain qui naviguait bravement dans les eaux troubles de mon assiettée de soupe, je me désolais de la voir s'échouer contre les récifs d'oignons et de choux, et sombrer corps et biens...

— Allons donc, tempêtait notre revêche servante, voilà bien ce petit monsieur si délicat qui nous fait encore ses manières : elle n'est plus tant chaude votre soupe, morgué, cessez de souffler dans votre coupe et mangez, ou je vais, moi, vous réchauffer le derrière !

Pourtant, marin de haute mer, aventurier de galère, je ne le deviendrais jamais. À cet âge-là, j'avais déjà commencé sans m'en douter l'apprentissage de la fonction à laquelle j'étais destiné.

J'étais le fils aîné du Grand humeur du Roi et Grand humeur du Roi je serais. La charge de mon père me reviendrait de droit – inutile d'imaginer quiproquo qui pourrait m'en dédire. Le destin d'Islo ne serait pas dans la marine mais tout entier dans sa narine.

Je n'aurais rien à dire : dans tout autre partie se ferait ma carrière.

Je ne serais jamais qu'un navigateur de soubrière.

J'ai certes conscience qu'en voulant remonter à contre-courance du temps pour pondre ses souvenirs, on soit pris au piège de la tentation de l'enjolivement. Les lisant, j'ai d'ailleurs souvent pensé, en pure perte, qu'il faudrait obliger les lettrés à s'en prendre à leurs Mémoires bien avant que l'âge ne les porte à trop d'attendrissement ni ne les oblige à commettre, de bonne foi parfois, maintes contrefaçons de la réalité. Sans compter qu'en vieillissant on peut aussi se mettre à l'inverse au diapason de l'enlaidissement et d'une dévalorisation de soi qui confine à la maladie.

J'essaie donc de ne culbuter ni dans un excès ni dans l'autre, de ne pas lâcher le fil de la véridicité du récit de ma vie. Exercice, il est vrai, qui réclame un petit vice de talent, car je suis déjà frôlé, par exemple, par l'envie d'affirmer que mes primes années passées dans la campagne de mon père ont été uniquement vécues au début de la saison Morne, au moment où tout est encore raisonnablement imbu de douceur – chaleur, odeurs, couleurs nuancées de vert –, quand les eaux font gentiment marche arrière pour commencer à se retrancher au fond du décor de la terre, après avoir fini de charrier leurs écots de matières arrachées aux berges si rouges qu'on les croirait souvent souillées de sang (je me souviens de mon effroi d'enfant, un matin, en me réveillant, croyant que notre rivière avait égorgé un troupeau de bovins...).

Au dévidoir de ma mémoire, je pourrais donc vous faire croire que toutes nos journées étaient bouturées d'un ruisseau cabotin dans les prés, au bord duquel mon frère puîné, mes cousins et moi passions de larges tranches de temps à traquer l'écrevisse et le goujon, à faire tourner des moulins qui cédaient à la moindre estocade du courant, ou à infliger le supplice de la noyade à quelque escouade d'insectes ayant eu le malheur de croiser la fureur de nos mains. Aouille, quelle menterie ! Il nous arrivait de le faire, les bonnes années, mais toujours avec le sentiment d'avoir vite à profiter de ces fantaisies : combien de minutes nous seraient-il octroyées avant que le ruisseau ne soit à sec et les insectes en voie de disparition ?... Colporter de telles vérités serait damer le pion à tous ces jours de cotonne noire, ces ciels en entonnoir de suie qui concurrençaient presque la nuit, ce serait nier les infectes heures de sifflements dans les pentes du toit et les fentes des fenêtres, ces interminables semaines et ces mois gorgés d'exécrables gargouillis où toute nourriture était fourrée de l'épice des moisissures, quand nous nous terrions dans nos chambres sombres, humides, glacées, à renverser les bûchettes de bois, sucer nos pouces gluants, à nous rouler sur des sols peu reluisants dans nos camisoles moites, à traîner devant la maison sur des cheminements de planches baveuses pour ne pas disparaître jusqu'au ventre dans la glèbe molle, jeunes limaces tristes et véreuses de trop peu de soins reçus, jouant à qui gagnerait le jeu de la pire grimace devant la potée dans laquelle le vieux valet nous faisait croire qu'on avait cuit des rats...

Jusqu'à ma sixième année, j'ai donc vécu dans la demeure de campagne qu'avaient value à mon père les honneurs de sa charge et sa réputation auprès de la congrégation des médecins royaux, bien soulagés de pouvoir compter sur sa collaboration éclairée.

Il faut dire que la finesse et la précision de ses observations, mêlées à l'audace de certaines de ses déductions – faites d'intuition tout autant que d'intimes convictions, d'ailleurs –, avaient fait de lui la référence indispensable en la matière, et loin à la ronde hors de nos frontières. Au point qu'on l'avait sommé de commettre la rédaction de toutes les notices touchant peu ou prou aux affaires du fondement et de ses excrétations pour la Grandencyclopédie. Cependant, à mon étonnement, j'ai constaté que les articles en question n'ont pas été signés de son nom.

Excès d'humilité de sa part ?

Je pencherais plutôt pour la supposition qu'à cette époque il aurait été probablement ressenti comme mal-séant, voire humiliant, pour la Grandencyclopédie d'englober la signature d'un humeur – fût-il Grand et du Roi.

Mais je ne suis pas entièrement sûr de cette interprétation.

Je pourrais me laisser aller, ahoui, à maints épanchements au sujet de ma petite jeunesse, en oubliant de faire mention de la crasse humidité, des araignées poilues, des corvées de pluie et des mesquineries de la valetaille qui nous envoyait voler comme fétu de paille à la moindre contrariété... Mais trêve de tergiversations : sans plus ajourner, je veux commencer à parler de plus affligeants détails.

Tel celui de l'origine de mes confusions, comment dire, entre des plaisirs de nature différente. Quand je l'aurai dit, j' imagine que beaucoup sera éclairci de mon comportement et de ce que j'ai été amené à faire parfois de troublant dans ma vie.

La première de ces étranges collusions tire certainement son jus de la personne de ma nourrice. Sans d'ailleurs qu'on puisse l'accuser de quoi que ce soit, puisque le bon ange n'a fait qu'obéir au plus près de sa conscience à ce qu'on attendait d'elle. J'étais comme il se doit encore attelé à son sein lorsque, fesses à l'air sous ma blousette, je tâtais déjà le sol de mes gambettes pas encore bien mûres, en proie à la légère détresse d'avoir à avancer sur le carreau glissant. Jusque-là rien de particulier, j'en conviens, et pas davantage dans le fait qu'on m'ait posé à un âge raisonnable sur la sorte de bassinet (que mon père avait tout exprès fait façonner pour nous en terre cuite blonde comme du beurre) pour m'apprendre à tout bien faire selon l'étiquette de la famille.

La bonne fille m’y asseyait autant qu’il le fallait et je crois me souvenir que j’avais grand bonheur à attendre mon excrément sur l’objet — ce que mon père s’était empressé de traduire comme la marque d’une disposition particulière pour l’affaire, et il s’attendrissait quand on lui racontait que je criais quand on voulait trop tôt m’arracher à mon petit siège, malgré son inconfort et son équilibre précaire qui le menaçait de faire naufrage avec moi dessus et tout son contenu pris au piège au moindre mouvement...

Nous y voici précisément. Car si j’aimais tant ces moments, c’est que mon petit esprit faisait l’apprentissage du vagabondage dans cette position. Qui n’a jamais rêvé ni poussé loin la réflexion en attendant sa déjection?... Et *vagabonder*, quelle merveille de mot vif! Il faudrait être borné pour ne pas l’aimer tant on y voit de vagues et d’errances en abondance! J’étais donc un frêle esquif, sans en avoir ni le sens ni le nom, vagabondant abandonné en toute confiance au fond du long couloir, tanguant à demi et quittant le monde des vivants pour voguer à haute marée inconnue où le butin du voyage était chaque fois probable et renouvelé. Déjà, j’apprenais la retenue. Il me fallait résister aux tempêtes intestines pour ne pas m’arc-bouter trop tôt, risquer de pondre prématurément et devoir quitter mon petit bateau sans avoir eu le temps de rêvasser au trajet en toute tranquillité. Je voyais souvent apparaître tout là-haut, dans une nuée céleste, la bouche de ma nourrice qui posait invariablement la même peste de question: «Ce petit monsieur a-t-il fait?» Et comme immanquablement je répondais non, elle chantait alors à tue-tête pour m’encourager (et combien cela me dérangeait...):

*Petit étron deviendra grand
En Pays Bougon
Petit étron viendra tout chaud
Bien rond et bien beau !*

Elle s'éloignait. Je repartais souquer ferme en toute intimité, le fondement doucement réchauffé par l'excrément tout juste sorti de l'œuf, jusqu'à ce que la fêteur ambiante trahisse que j'avais fait accoster la chose depuis belle troquette : « À la bonne heure », glapissait ma nourrice. Et elle me relevait de ma barquette qui avait cerclé mes fesses replètes d'un rouge-violet. Il est même arrivé souvent que le bassinet soit resté collé à moi quand je me remettais sur mes pieds et que j'aie à faire quelques pas avec ce déroutant appendice qui me traînait derrière jusqu'à ce que la nourrice, en tirant bien fort, refasse deux morceaux de moi et de mon petit vaisseau.

Pour me féliciter, la bonne fille n'avait pas les expressions requises. Elle disait des choses du genre : « Oh le beau cadeau que voilà ! » En ce temps-là, je n'avais rien de plus adéquat à lui opposer pour améliorer son ordinaire. Quelquefois, bien inspirée, elle allait jusqu'à trouver : « Quelle prestance, il est de fort belle apparence ! », ce qui allait déjà davantage dans le sens espéré par mon père. Toutefois — j'y viens — c'est exactement à ce point que son rôle déviait du cours naturel sans que je m'en doute aucunement à cet âge. Alors que dans les autres maisonnées elle aurait sur-le-champ été jeter au fumier le présent comme un malpropre, chez nous, tout au contraire, sur l'ordre de mon père, on peut carrément dire qu'elle devait nous le livrer pieds et poings liés au titre de jouet. La nourrice non seulement ne cherchait d'aucune manière à nous distraire du produit échoué

dans le bassinet, mais encore elle insistait (sans trop d'ardeur, il est vrai, mais enfin elle faisait son labeur) pour nous y intéresser au plus près. Ce qui, soit dit en passant, devait être du meilleur effet pour nos minuscules personnes : je ne me sentais guère dépouillé de ce que je venais de donner si précieusement du plus profond de moi.

Mon frère puîné, Baltwalt, mon cousin Elbr et moi étions sans doute les seuls enfants du pays encouragés en toute impunité à galvauder nos excréments, à plonger à notre guise nos menottes dans la masse onctueuse, à la malaxer tout notre content, à nous en bardoufler le menton, y planter notre quenotte si nous avions l'étron bien en main. La seule chose défendue était de répandre le jouet hors du bassinet : l'expérience devait se faire en vase clos – la cause était entendue. « Nonon, Islo », hurlait la sottre servante quand je cherchais à améliorer le dessin du carrelage par brunissage...

Toutes ces opérations sous l'œil nullement réprobateur de la nourrice qui était au parfum, si j'ose dire, en entrant dans le bal de ses obligations ; elle savait, chapitrée par mon père, que les petits du Grand humeur ne devaient en aucun cas être dégoûtés de la matière fécale. Plus : qu'ils devaient éprouver une attirance animale à la reniffler de près.

Quand ma bonne nourrice jugeait que j'avais tiré suffisamment profit de la chose, elle me plongeait dans une cuve coupée d'eau de rose, me séchait, me poudrait, me câlinait bien comme il fallait, me calait contre elle pour m'ajuster à l'étuve de son sein où je jouais de la lippe avec le plus intense délice malgré ma taille qui enlaidissait le beau bébé que j'avais été. Remplir après vidange

———— DES NOUVELLES DE LA MORT... ————

était dans l'ordre du paradis et il m'était parfaitement naturel de joindre en esprit deux principes si opposés de la vie : ce qui sortait du potron et la douce volupté, à l'autre extrémité, de l'acte nourricier. Ou pire, pour mon malheur, la proximité de la plus motivante féminité...

Qui aurait pu m'en tenir rigueur ?

Il en allait d'un tout autre langage avec mon père. Lorsqu'il venait à sa campagne (c'était rarement), il tenait expressément à être appelé à notre chevet dès confirmation de la chute de la matière dans le bassinet. À lui, il ne serait jamais venu à l'esprit, misère, de nous gratifier d'un « Oh le beau cadeau ! ». Ses admirations étaient d'un tout autre acabit. Il se penchait au plus près sur la déjection pour la contempler avec attention, longuement (peut-être aurait-il pu faire plus vite, mais il nous montrait déjà le soin indispensable mis à l'observation), la humait en deux ou trois fortes inspirations, puis la saisissant quand elle était suffisamment dure, la soupesait dans son empaumure, ascendant et descendant le bras en un subtil balancement pour évaluer de façon optimale son volume et son poids – deux choses, je l'apprendrais bientôt, qu'il ne fallait pas confondre dans la sphère fécale. Ensuite, je crois qu'il en commentait la couleur, ponctuant chacune de ses opinions par un « Tiens, tiens... » qui nous faisait généralement dresser l'oreille quand nous avions la velléité de relâcher notre concentration de débutant. Enfin, quand il y avait enfoncé avec délicatesse un doigt de la main pour en apprécier l'élégance et la mollesse du grain, les choses en venaient à l'énoncé du résultat.

« Déjection de consistance ferme, bien moulée, poids adéquat pour ton âge, couleur soutenue, odeur non putride... »

Dans ce cas, il tapotait le haut de mon crâne avec affection, se fendant d'un bel encouragement : « Bien, bien, mon fils, très bien, mon garçon ! »

Il pouvait toutefois se présenter quelques nuances dans l'énumération des caractéristiques. Alors ses conclusions s'adressaient davantage à la nourrice ou aux servantes qu'à nous, les enfants : « Au diable l'avarice : donnez-leur plus de viande. » Ou : « Trop de viande, braisez-leur de la compote de navet. » Ou : « Trop dur. Abreuvez-le de bourdaine. » Ou : « Ma fille, qu'avez-vous donc à manger tant de coings ? Ce n'est guère bon pour le petit. » Ou encore : « Holà : je vous ferai livrer du vermifuge... »

De temps à autre, si un incident contre lequel nous avions été tôt prévenus se produisait, il était ferme dans ses remontrances : « Jamais excrément ne doit être souillé d'urine – et inversement. Toujours tout séparément ! Qu'aucune information ne puisse empêtrer l'autre. » Il montait son index à la hauteur de nos yeux et apostrophait notre oreille d'un pincement pour bien nous faire comprendre qu'à récidence il y aurait dérive de notre lobe jusqu'aux cieux...

Rares étaient heureusement les jours où ses observations devaient déboucher sur une réelle alarme. Nous étions en bonne santé – miraculeusement. De toute façon, plus que de prévention il s'agissait de sa part de nous fourbir les premières armes de notre initiation.

C'était déjà prélude sérieux, comme lorsqu'on pousse l'oisillon encore déplumé à l'extrême bord du nid pour lui faire éprouver la frousse du vide.

Presque brutalement, la chaleur haussait le ton. La saison Torve tentait bien parfois de s'immiscer en catimini pendant la nuit, chargeant quelques matins de gelées blêmes, raidissant l'herbe d'empois de givre. Mais, pour notre malheur, vents et touffeurs s'enivrent vite au point de souffler leur haleine brûlante sur ces terres trop plates. Aplati sous les larges pattes de souffles rêches lâchés en bandes, congestionné, le pays a tôt fait de perdre ses verdeurs et tombe dans une déplétion de triste aloi jusqu'à l'arrière de ses landes. On dirait que ses contours s'en racornissent davantage à chaque heure. Si aucun bruit ne l'agitait de la journée, on pourrait entendre ses coutures craquer d'aridité, ses chemins se fendre, ses champs se fissurer...

Tout se ratatine dans sa pelisse, tout se tasse sous les sévices de la sécheresse, les ruisseaux sont aussi secs que des sacs vides,

où sont les grouillements de vie, grenouilles rousses, écrevisses, poissons, têtards, rien n'échappe au semblable sort d'être vidé de son suc.

Plus rien n'a où brouter, où nicher tant les herbes craquent comme d'antiques parchemins devenus inouvables, tant de graves pelades s'évasent sur le crâne des prés, l'érosion crève l'écran de la terre, la poussière y caracole à vos côtés quand il vous prend la folie d'avoir à quitter votre lit. Le désespoir gagne l'agricole sphère qui s'affole, crie au Roi sa colère: « De l'eau ! de l'eau !

de l'eau ! des canaux, Sire ! » Mais la réponse empire la misère : « Ils n'ont pas d'eau ? Qu'ils boivent donc de l'eau de coing ! »

Les gens eux-mêmes se racornissent sous leur écorce de peau, écourtant tout dialogue, tout écho de mots, tout geste sémillant – y compris les plus émoustillants – rallongeant l'ourlet de leur sieste à l'extrême, prenant leur mal en impatience, sachant pertinemment que la saison Morne durera ce qu'elle voudra, rarement ce que durent les roses ou les résédas, moins encore la fleur de lin qui s'ouvre le matin pour mieux le soir perdre tout espoir de voir le lendemain, passant sans délai de vie à trépas.

Bovins geignards d'avoir à supplier pitance parmi les touffes amaigries, menu fretin : tout souffre à l'envi sans attendre. Seuls les charançons ne paraissent guère aigris par la situation ; les calandres se lancent sur les grains de blé et les évident, les apions tirent leur épingle du jeu en pelotant nos vergers. Et les vilaines piérides, elles, foncent en bandes serrées sur nos valeureux champs de choux pour les harceler de leurs grignotements.

Quant à nous, les enfants, nous mettions sourdine à nos plus subtiles fredaines, notre imagination séchait en vain sur son fil, nous nous affalions, bedaine à l'air, sans même avoir la force de faire mine de nous quereller.

C'est justement à la fin de la Morne saison de ma sixième année que mon père a décidé qu'il était temps de me faire entrer à Saint-Eulalère pour commencer mon éducation en toute matière.

Me voilà donc devant quitter mon bercail et mes idylles avec le bestiaire au milieu duquel j'aimais tant vaquer. Il faut dire que j'étais, paraît-il, insatiable à observer les animaux faire ou ne rien faire. Mon père a prétendu par la suite que l'attachement que j'avais pour eux était déterminé surtout par l'attention que je portais à leurs excréments et à la multiplicité de la forme sous laquelle ils se présentaient aux croupions. Je suis amusé aujourd'hui de me rappeler qu'il ressortait toujours cet argument dans les périodes où il me sentait attiédi dans ma vocation de humeur ! Je savais qu'il divaguait en invoquant des raisons de cette sorte – peu importe. Il me semble évident que je devais mettre encore moins d'ardeur que les autres enfants à m'exciter autour de ce qui jaillissait en trombe ou dégringolait en billes des arrière-trains. La vérité était que j'aimais mieux leur compagnie que celle de mon frère ou de ma cousinerie. J'aimais la chaleur des étables troublée par le fumet épais des bêtes, l'accointance avec les bousiers qui régnaient en maître dans cet univers puant. J'échappais d'ailleurs sans difficulté aux surveillances et on ne m'a très vite plus cherché avec trop de zèle, sachant que je devais traîner dans les pattes d'un berger, autour du

fenil ou du poulailler, ou mieux : au milieu des prés. Après s'être enquis que je n'y risquais rien de pire qu'en d'autres lieux, mon père avait décrété que ce n'était pas mauvaise affaire que de me voir marnier dans la boue ou le fumier : tant qu'à faire, autant s'acoquiner dans la proximité des déjections animales.

Il n'aurait su mieux dire. qu'il n'a eu que ce qu'il mérite. Mais je crois foncièrement que c'est juste châtiment de mourir pour ses exactions : il a péri de la main de ceux dont il s'est copieusement servi pour s'enrichir – c'est tout ce que je veux vous dire. Depuis mon arrivée en Herminie, il ne m'avait jamais parlé en bougon. Et ce fut presque la dernière fois qu'il le fit entre nous. De mon côté, j'y avais aussi renoncé.